

Theotime et Philothée

CULTURE – 1

1. **Quelle culture rechercher ? Pourquoi ? Que nous apporte-t-elle ? Comment distinguer culture légitime et boulimie intellectuelle ?**
2. **Quels aspects sont prioritaires dans la culture ? Quelle hiérarchie donner aux différents domaines de la culture ? Pourquoi ?**
3. **Quelles menaces pèsent sur la culture ? Quels sont les moyens d'y faire face ?**
4. **Comment maintenir et approfondir sa culture ? Comment la transmettre ? Quels sont les niveaux d'influence ?**

Définition : dans son sens le plus large, la culture peut aujourd'hui être considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels, matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts, les lettres et les sciences, les modes de vie, les lois, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances.

Theotime et Philothée

PRÉSENTATION

Description : groupes de foyers souhaitant approfondir la spiritualité salésienne dans ses dimensions conjugale et familiale, par des TD mensuels en présence d'un aumônier, et vivant de cette spiritualité par la mise en œuvre d'une règle de vie.

Déroulement d'une soirée :

- 20h15 Chapelet et confessions.
- 20h40 Apéritif, topo de l'aumônier.
- 21h00 Dîner, en mettant en commun les réponses aux 4 questions du TD.
- 22h45 Choix d'un PEM et prière de conclusion
- 23h00 Fin

Rôle de l'aumônier : il veille à ce que chacun prenne la parole et à la rectitude doctrinale des échanges.

Prière des époux, de S. François de Sales

Ô Dieu, Vous nous avez donnés l'un à l'autre par le sacrement de mariage.

C'est Vous qui, de votre main invisible, avez fait le nœud du lien de notre mariage, en nous donnant l'un à l'autre.

Nous voulons nous chérir, non seulement d'un amour humain, mais aussi d'un amour très saint.

Car notre union ne s'étend pas principalement au corps, mais surtout au cœur : dans l'affection et dans l'amour.

Notre amour doit être si grand, que nous sachions nous respecter dans nos différences et savoir nous accepter pour les moments de joie ou de difficulté.

Seigneur, accordez-nous la grâce de cheminer tout au long de notre vie, la main dans la main, le regard tourné vers Vous pour l'épanouissement de notre amour, comme nous l'avons promis au jour de notre mariage. Ainsi-soit-il.

IDÉAL DE VIE

Chaque jour :

1. Oraison
2. Prière conjugale
3. Prière du soir en famille
4. Chapelet (en famille si possible)
5. Benedicite et grâces
6. Examen particulier sur le PEM

Samedi

Préparer la Messe de dimanche

Dimanche

Lecture spirituelle

1er vendredi ou 1er samedi

1. Confession
2. Messe
3. Adoration
4. Choix du PEM
5. Point en couple

Chaque année

WE de retraite

CHARTRE DES FOYERS

1. Assiduité : nous ferons l'effort de privilégier les réunions ThéoPhilo sur nos autres activités, sauf cas de force majeure.

2. Ponctualité : nous respecterons l'heure fixée tant pour le début que pour la fin de la soirée, par délicatesse des uns envers les autres.

3. Sérieux : La qualité des échanges du groupe tient surtout à la qualité de la préparation individuelle en amont... Nous prendrons le temps de lire les documents proposés et de réfléchir en couple à des pistes de réponses pour chaque question.

4. Écoute : nous laisserons un temps de parole à chacun, et les écouterons sans interrompre.

5. Respect : nous respecterons les avis des autres et leurs interrogations.

6. Discrétion : nous ne répéterons pas au-dehors ce que nous aurons entendu au cours de cette soirée sur l'intimité familiale des autres foyers.

7. Persévérance : nous ferons notre possible pour suivre la règle de vie et respecter le PEM.

AU MONDE DE LA CULTURE

Discours du Pape Benoît XVI, Collège des Bernardins, Paris,
12 septembre 2008

Monsieur le Cardinal,
Madame le Ministre de la Culture,
Monsieur le Maire,
Monsieur le Chancelier de l'Institut,
Chers amis,

Merci, Monsieur le Cardinal, pour vos aimables paroles. Nous nous trouvons dans un lieu historique, lieu édifié par les fils de saint Bernard de Clairvaux et que votre grand prédécesseur, le regretté Cardinal Jean-Marie Lustiger, a voulu comme un centre de dialogue de la Sagesse chrétienne avec les courants culturels, intellectuels et artistiques de votre société. Je salue particulièrement Madame le Ministre de la Culture qui représente le gouvernement, ainsi que Monsieur Giscard d'Estaing et Monsieur Chirac. J'adresse également mes salutations aux ministres présents, aux représentants de l'UNESCO, à Monsieur le Maire de Paris et à toutes les autres autorités. Je ne veux pas oublier mes collègues de l'Institut de France qui savent ma considération et je désire remercier le Prince de Broglie de ses paroles cordiales. Nous nous reverrons demain matin. Je remercie les délégués de la communauté musulmane française d'avoir accepté de participer à cette rencontre; je leur adresse mes vœux les meilleurs en ce temps du ramadan. Mes salutations chaleureuses vont maintenant tout naturellement vers l'ensemble du monde multiforme de la culture que vous représentez si dignement, chers invités.

J'aimerais vous parler ce soir des origines de la théologie occidentale et des racines de la culture européenne. J'ai mentionné en ouverture que le lieu où nous nous trouvons était emblématique. Il est lié à la culture monastique. De jeunes moines ont ici vécu pour s'initier profondément à leur vocation et pour bien vivre leur mission. Ce lieu, évoque-t-il pour nous encore quelque chose ou n'y rencontrons-nous qu'un monde désormais révolu? Pour pouvoir répondre, nous devons réfléchir un instant sur la nature même du

monachisme occidental. De quoi s'agissait-il alors? En considérant les fruits historiques du monachisme, nous pouvons dire qu'au cours de la grande fracture culturelle, provoquée par la migration des peuples et par la formation des nouveaux ordres étatiques, les monastères furent des espaces où survécurent les trésors de l'antique culture et où, en puisant à ces derniers, se forma petit à petit une culture nouvelle. Comment cela s'est-il passé? Quelle était la motivation des personnes qui se réunissaient en ces lieux? Quels étaient leurs désirs? Comment ont-elles vécu?

Avant toute chose, il faut reconnaître avec beaucoup de réalisme que leur volonté n'était pas de créer une culture nouvelle ni de conserver une culture du passé. Leur motivation était beaucoup plus simple. Leur objectif était de chercher Dieu, *quaerere Deum*. Au milieu de la confusion de ces temps où rien ne semblait résister, les moines désiraient la chose la plus importante: s'appliquer à trouver ce qui a de la valeur et demeure toujours, trouver la Vie elle-même. Ils étaient à la recherche de Dieu. Des choses secondaires, ils voulaient passer aux réalités essentielles, à ce qui, seul, est vraiment important et sûr. On dit que leur être était tendu vers l'« eschatologie ». Mais cela ne doit pas être compris au sens chronologique du terme – comme s'ils vivaient les yeux tournés vers la fin du monde ou vers leur propre mort – mais au sens existentiel: derrière le provisoire, ils cherchaient le définitif. *Quaerere Deum*: comme ils étaient chrétiens, il ne s'agissait pas d'une aventure dans un désert sans chemin, d'une recherche dans l'obscurité absolue. Dieu lui-même a placé des bornes milliaires, mieux, il a aplani la voie, et leur tâche consistait à la trouver et à la suivre. Cette voie était sa Parole qui, dans les livres des Saintes Écritures, était offerte aux hommes. La recherche de Dieu requiert donc, intrinsèquement, une culture de la parole, ou, comme le disait Dom Jean Leclercq: eschatologie et grammaire sont dans le monachisme

occidental indissociables l'une de l'autre (cf. L'amour des lettres et le désir de Dieu, p.14). Le désir de Dieu comprend l'amour des lettres, l'amour de la parole, son exploration dans toutes ses dimensions. Puisque dans la parole biblique Dieu est en chemin vers nous et nous vers Lui, ils devaient apprendre à pénétrer le secret de la langue, à la comprendre dans sa structure et dans ses usages. Ainsi, en raison même de la recherche de Dieu, les sciences profanes, qui nous indiquent les chemins vers la langue, devenaient importantes. La bibliothèque faisait, à ce titre, partie intégrante du monastère tout comme l'école. Ces deux lieux ouvraient concrètement un chemin vers la parole. Saint Benoît appelle le monastère une *dominici servitii schola*, une école du service du Seigneur. L'école et la bibliothèque assuraient la formation de la raison et l'*eruditio*, sur la base de laquelle l'homme apprend à percevoir au milieu des paroles, la Parole.

Pour avoir une vision d'ensemble de cette culture de la parole liée à la recherche de Dieu, nous devons faire un pas supplémentaire. La Parole qui ouvre le chemin de la recherche de Dieu et qui est elle-même ce chemin, est une Parole qui donne naissance à une communauté. Elle remue certes jusqu'au fond d'elle-même chaque personne en particulier (cf. Ac 2, 37). Grégoire le Grand décrit cela comme une douleur forte et inattendue qui secoue notre âme somnolente et nous réveille pour nous rendre attentifs à la réalité essentielle, à Dieu (cf. Leclercq, *ibid.*, p. 35). Mais elle nous rend aussi attentifs les uns aux autres. La Parole ne conduit pas uniquement sur la voie d'une mystique individuelle, mais elle nous introduit dans la communauté de tous ceux qui cheminent dans la foi. C'est pourquoi il faut non seulement réfléchir sur la Parole, mais également la lire de façon juste. Tout comme à l'école rabbinique, chez les moines, la lecture accomplie par l'un d'eux est également un acte corporel. «Le plus souvent, quand *legere* et *lectio* sont employés sans spécification, ils désignent une activité qui, comme le chant et l'écriture, occupe tout le corps et tout l'esprit», dit à ce propos Dom Leclercq (*ibid.*, p. 21).

Il y a encore un autre pas à faire. La Parole de Dieu elle-même nous introduit dans un dialogue avec Lui. Le Dieu qui parle dans la Bible nous enseigne comment nous pouvons Lui parler. En particulier, dans le Livre

des Psaumes, il nous donne les mots avec lesquelles nous pouvons nous adresser à Lui. Dans ce dialogue, nous Lui présentons notre vie, avec ses hauts et ses bas, et nous la transformons en un mouvement vers Lui. Les Psaumes contiennent en plusieurs endroits des instructions sur la façon dont ils doivent être chantés et accompagnés par des instruments musicaux. Pour prier sur la base de la Parole de Dieu, la seule labialisation ne suffit pas, la musique est nécessaire. Deux chants de la liturgie chrétienne dérivent de textes bibliques qui les placent sur les lèvres des Anges: le Gloria qui est chanté une première fois par les Anges à la naissance de Jésus, et le Sanctus qui, selon Isaïe 6, est l'acclamation des Séraphins qui se tiennent dans la proximité immédiate de Dieu. Sous ce jour, la Liturgie chrétienne est une invitation à chanter avec les anges et à donner à la parole sa plus haute fonction. À ce sujet, écoutons encore une fois Jean Leclercq: «Les moines devaient trouver des accents qui traduisent le consentement de l'homme racheté aux mystères qu'il célèbre: les quelques chapiteaux de Cluny qui nous aient été conservés montrent les symboles christologiques des divers tons du chant» (cf. *ibid.*, p. 229).

Pour saint Benoît, la règle déterminante de la prière et du chant des moines est la parole du Psaume: *Coram angelis psallam Tibi, Domine* – en présence des anges, je veux te chanter, Seigneur (cf. 138, 1). Se trouve ici exprimée la conscience de chanter, dans la prière communautaire, en présence de toute la cour céleste, et donc d'être soumis à la mesure suprême: prier et chanter pour s'unir à la musique des esprits sublimes qui étaient considérés comme les auteurs de l'harmonie du cosmos, de la musique des sphères. À partir de là, on peut comprendre la sévérité d'une méditation de saint Bernard de Clairvaux qui utilise une expression de la tradition platonicienne, transmise par saint Augustin, pour juger le mauvais chant des moines qui, à ses yeux, n'était en rien un incident secondaire. Il qualifie la cacophonie d'un chant mal exécuté comme une chute dans la *regio dissimilitudinis*, dans la 'région de la dissimilitude'. Saint Augustin avait tiré cette expression de la philosophie platonicienne pour caractériser l'état de son âme avant sa conversion (cf. Confessions, VII, 10.16): l'homme qui est créé à l'image de

Dieu tombe, en conséquence de son abandon de Dieu, dans la 'région de la dissimilitude', dans un éloignement de Dieu où il ne Le reflète plus et où il devient ainsi non seulement dissemblable à Dieu, mais aussi à sa véritable nature d'homme. Saint Bernard se montre ici évidemment sévère en recourant à cette expression, qui indique la chute de l'homme loin de lui-même, pour qualifier les chants mal exécutés par les moines, mais il montre à quel point il prend la chose au sérieux. Il indique ici que la culture du chant est une culture de l'être et que les moines, par leurs prières et leurs chants, doivent correspondre à la grandeur de la Parole qui leur est confiée, à son impératif de réelle beauté. De cette exigence capitale de parler avec Dieu et de Le chanter avec les mots qu'Il a Lui-même donnés, est née la grande musique occidentale. Ce n'était pas là l'œuvre d'une « créativité » personnelle où l'individu, prenant comme critère essentiel la représentation de son propre moi, s'érige un monument à lui-même. Il s'agissait plutôt de reconnaître attentivement avec les « oreilles du cœur » les lois constitutives de l'harmonie musicale de la création, les formes essentielles de la musique émise par le Créateur dans le monde et en l'homme, et d'inventer une musique digne de Dieu qui soit, en même temps, authentiquement digne de l'homme et qui proclame hautement cette dignité.

Enfin, pour s'efforcer de saisir cette culture monastique occidentale de la parole, qui s'est développée à partir de la quête intérieure de Dieu, il faut au moins faire une brève allusion à la particularité du Livre ou des Livres par lesquels cette Parole est parvenue jusqu'aux moines. Vue sous un aspect purement historique ou littéraire, la Bible n'est pas simplement un livre, mais un recueil de textes littéraires dont la rédaction s'étend sur plus d'un millénaire et dont les différents livres ne sont pas facilement repérables comme constituant un corpus unifié. Au contraire, des tensions visibles existent entre eux. C'est déjà le cas dans la Bible d'Israël, que nous, chrétiens, appelons l'Ancien Testament. Ça l'est plus encore quand nous, chrétiens, lions le Nouveau Testament et ses écrits à la Bible d'Israël en l'interprétant comme chemin vers le Christ. Avec raison, dans le Nouveau Testament, la Bible n'est pas de façon habituelle appelée « l'Écriture » mais « les Écritures » qui, cependant,

seront ensuite considérées dans leur ensemble comme l'unique Parole de Dieu qui nous est adressée. Ce pluriel souligne déjà clairement que la Parole de Dieu nous parvient seulement à travers la parole humaine, à travers des paroles humaines, c'est-à-dire que Dieu nous parle seulement dans l'humanité des hommes, à travers leurs paroles et leur histoire. Cela signifie, ensuite, que l'aspect divin de la Parole et des paroles n'est pas immédiatement perceptible. Pour le dire de façon moderne : l'unité des livres bibliques et le caractère divin de leurs paroles ne sont pas saisissables d'un point de vue purement historique. L'élément historique se présente dans le multiple et l'humain. Ce qui explique la formulation d'un distique médiéval qui, à première vue, apparaît déconcertant : *Littera gesta docet – quid credas allegoria...* (cf. Augustin de Dacie, *Rotulus pugillaris*, I). La lettre enseigne les faits ; l'allégorie ce qu'il faut croire, c'est-à-dire l'interprétation christologique et pneumatique.

Nous pouvons exprimer tout cela d'une manière plus simple : l'Écriture a besoin de l'interprétation, et elle a besoin de la communauté où elle s'est formée et où elle est vécue. En elle seulement, elle a son unité et, en elle, se révèle le sens qui unifie le tout. Dit sous une autre forme : il existe des dimensions du sens de la Parole et des paroles qui se découvrent uniquement dans la communion vécue de cette Parole qui crée l'histoire. À travers la perception croissante de la pluralité de ses sens, la Parole n'est pas dévalorisée, mais elle apparaît, au contraire, dans toute sa grandeur et sa dignité. C'est pourquoi le « Catéchisme de l'Église catholique » peut affirmer avec raison que le christianisme n'est pas au sens classique seulement une religion du livre (cf. n. 108). Le christianisme perçoit dans les paroles la Parole, le Logos lui-même, qui déploie son mystère à travers cette multiplicité et la réalité d'une histoire humaine. Cette structure particulière de la Bible est un défi toujours nouveau posé à chaque génération. Selon sa nature, elle exclut tout ce qu'on appelle aujourd'hui « fondamentalisme ». La Parole de Dieu, en effet, n'est jamais simplement présente dans la seule littéralité du texte. Pour l'atteindre, il faut un dépassement et un processus de compréhension qui se laisse guider par le mouvement intérieur de l'ensemble des textes et, à partir de là, doit devenir également un processus vital.

Ce n'est que dans l'unité dynamique de leur ensemble que les nombreux livres ne forment qu'un Livre. La Parole de Dieu et Son action dans le monde se révèlent seulement dans la parole et dans l'histoire humaines.

Le caractère crucial de ce thème est éclairé par les écrits de saint Paul. Il a exprimé de manière radicale ce que signifie le dépassement de la lettre et sa compréhension holistique, dans la phrase : « La lettre tue, mais l'Esprit donne la vie » (2 Co 3, 6). Et encore : « Là où est l'Esprit..., là est la liberté » (2 Co 3, 17). Toutefois, la grandeur et l'ampleur de cette perception de la Parole biblique ne peut se comprendre que si l'on écoute saint Paul jusqu'au bout, en apprenant que cet Esprit libérateur a un nom et que, de ce fait, la liberté a une mesure intérieure : « Le Seigneur, c'est l'Esprit, et là où l'Esprit du Seigneur est présent, là est la liberté » (2 Co 3, 17). L'Esprit qui rend libre ne se laisse pas réduire à l'idée ou à la vision personnelle de celui qui interprète. L'Esprit est Christ, et le Christ est le Seigneur qui nous montre le chemin. Avec cette parole sur l'Esprit et sur la liberté, un vaste horizon s'ouvre, mais en même temps, une limite claire est mise à l'arbitraire et à la subjectivité, limite qui oblige fortement l'individu tout comme la communauté et noue un lien supérieur à celui de la lettre du texte : le lien de l'intelligence et de l'amour. Cette tension entre le lien et la liberté, qui va bien au-delà du problème littéraire de l'interprétation de l'Écriture, a déterminé aussi la pensée et l'œuvre du monachisme et a profondément modelé la culture occidentale. Cette tension se présente à nouveau à notre génération comme un défi face aux deux pôles que sont, d'un côté, l'arbitraire subjectif, et de l'autre, le fanatisme fondamentaliste. Si la culture européenne d'aujourd'hui comprenait désormais la liberté comme l'absence totale de liens, cela serait fatal et favoriserait inévitablement le fanatisme et l'arbitraire. L'absence de liens et l'arbitraire ne sont pas la liberté, mais sa destruction.

En considérant « l'école du service du Seigneur » – comme Benoît appelait le monachisme –, nous avons jusque là porté notre attention prioritairement sur son orientation vers la parole, vers l'« ora ». Et, de fait, c'est à partir de là que se détermine l'ensemble de la vie monastique. Mais notre réflexion resterait incomplète, si nous ne fixions pas aussi notre

regard, au moins brièvement, sur la deuxième composante du monachisme, désignée par le terme « *labora* ». Dans le monde grec, le travail physique était considéré comme l'œuvre des esclaves. Le sage, l'homme vraiment libre, se consacrait uniquement aux choses de l'esprit ; il abandonnait le travail physique, considéré comme une réalité inférieure, à ces hommes qui n'étaient pas supposés atteindre cette existence supérieure, celle de l'esprit. La tradition juive était très différente : tous les grands rabbins exerçaient parallèlement un métier artisanal. Paul, comme rabbi puis comme héraut de l'Évangile aux Gentils, était un fabricant de tentes et il gagnait sa vie par le travail de ses mains. Il n'était pas une exception, mais il se situait dans la tradition commune du rabbinisme. Le monachisme chrétien a accueilli cette tradition : le travail manuel en est un élément constitutif. Dans sa *Regula*, saint Benoît ne parle pas au sens strict de l'école, même si l'enseignement et l'apprentissage – comme nous l'avons vu – étaient acquis dans les faits ; en revanche, il parle explicitement, dans un chapitre de sa Règle, du travail (cf. chap. 48). Augustin avait fait de même en consacrant au travail des moines un livre particulier. Les chrétiens, s'inscrivant dans la tradition pratiquée depuis longtemps par le judaïsme, devaient, en outre, se sentir interpellés par la parole de Jésus dans l'Évangile de Jean, où il défendait son action le jour du shabbat : « Mon Père (...) est toujours à l'œuvre, et moi aussi je suis à l'œuvre » (5, 17). Le monde gréco-romain ne connaissait aucun Dieu Créateur. La divinité suprême selon leur vision ne pouvait pas, pour ainsi dire, se salir les mains par la création de la matière. « L'ordonnement » du monde était le fait du démiurge, une divinité subordonnée. Le Dieu de la Bible est bien différent : Lui, l'Un, le Dieu vivant et vrai, est également le Créateur. Dieu travaille, il continue d'œuvrer dans et sur l'histoire des hommes. Et dans le Christ, il entre comme Personne dans l'enfantement laborieux de l'histoire. « Mon Père est toujours à l'œuvre et moi aussi je suis à l'œuvre ». Dieu Lui-même est le Créateur du monde, et la création n'est pas encore achevée. Dieu travaille, *ergázetai* ! C'est ainsi que le travail des hommes devait apparaître comme une expression particulière de leur ressemblance avec Dieu qui rend l'homme participant à

l'œuvre créatrice de Dieu dans le monde. Sans cette culture du travail qui, avec la culture de la parole, constitue le monachisme, le développement de l'Europe, son *ethos* et sa conception du monde sont impensables. L'originalité de cet *ethos* devrait cependant faire comprendre que le travail et la détermination de l'histoire par l'homme sont une collaboration avec le Créateur, qui ont en Lui leur mesure. Là où cette mesure vient à manquer et là où l'homme s'élève lui-même au rang de créateur déiforme, la transformation du monde peut facilement aboutir à sa destruction.

Nous sommes partis de l'observation que, dans l'effondrement de l'ordre ancien et des antiques certitudes, l'attitude de fond des moines était le *quaerere Deum* – se mettre à la recherche de Dieu. C'est là, pourrions-nous dire, l'attitude vraiment philosophique : regarder au-delà des réalités pénultièmes et se mettre à la recherche des réalités ultimes qui sont vraies. Celui qui devenait moine, s'engageait sur un chemin élevé et long, il était néanmoins déjà en possession de la direction : la Parole de la Bible dans laquelle il écoutait Dieu parler. Dès lors, il devait s'efforcer de Le comprendre pour pouvoir aller à Lui. Ainsi, le cheminement des moines, tout en restant impossible à évaluer dans sa progression, s'effectuait au cœur de la Parole reçue. La quête des moines comprend déjà en soi, dans une certaine mesure, sa résolution. Pour que cette recherche soit possible, il est nécessaire qu'il existe dans un premier temps un mouvement intérieur qui suscite non seulement la volonté de chercher, mais qui rende aussi crédible le fait que dans cette Parole se trouve un chemin de vie, un chemin de vie sur lequel Dieu va à la rencontre de l'homme pour lui permettre de venir à Sa rencontre. En d'autres termes, l'annonce de la Parole est nécessaire. Elle s'adresse à l'homme et forge en lui une conviction qui peut devenir vie. Afin que s'ouvre un chemin au cœur de la parole biblique en tant que Parole de Dieu, cette même Parole doit d'abord être annoncée ouvertement. L'expression classique de la nécessité pour la foi chrétienne de se rendre communicable aux autres se résume dans une phrase de la Première Lettre de Pierre, que la théologie médiévale regardait comme le fondement biblique du travail des théologiens : « Vous devez toujours être prêts à vous expliquer devant tous ceux qui vous demandent de

rendre compte (*logos*) de l'espérance qui est en vous » (3, 15). (Le *Logos*, la raison de l'espérance doit devenir apologie, doit devenir réponse). De fait, les chrétiens de l'Église naissante ne considéraient pas leur annonce missionnaire comme une propagande qui devait servir à augmenter l'importance de leur groupe, mais comme une nécessité intrinsèque qui dérivait de la nature de leur foi. Le Dieu en qui ils croyaient était le Dieu de tous, le Dieu Un et Vrai qui s'était fait connaître au cours de l'histoire d'Israël et, finalement, à travers son Fils, apportant ainsi la réponse qui concernait tous les hommes et, qu'au plus profond d'eux-mêmes, tous attendent. L'universalité de Dieu et l'universalité de la raison ouverte à Lui constituaient pour eux la motivation et, à la fois, le devoir de l'annonce. Pour eux, la foi ne dépendait pas des habitudes culturelles, qui sont diverses selon les peuples, mais relevait du domaine de la vérité qui concerne, de manière égale, tous les hommes.

Le schéma fondamental de l'annonce chrétienne *ad extra* – aux hommes qui, par leurs questionnements, sont en recherche – se dessine dans le discours de saint Paul à l'Aréopage. N'oublions pas qu'à cette époque, l'Aréopage n'était pas une sorte d'académie où les esprits les plus savants se rencontraient pour discuter sur les sujets les plus élevés, mais un tribunal qui était compétent en matière de religion et qui devait s'opposer à l'intrusion de religions étrangères. C'est précisément ce dont on accuse Paul : « On dirait un prêcheur de divinités étrangères » (Ac 17, 18). Ce à quoi Paul réplique : « J'ai trouvé chez vous un autel portant cette inscription : « Au dieu inconnu ». Or, ce que vous vénerez sans le connaître, je viens vous l'annoncer » (cf. 17, 23). Paul n'annonce pas des dieux inconnus. Il annonce Celui que les hommes ignorent et pourtant connaissent : l'Inconnu-Connu. C'est Celui qu'ils cherchent, et dont, au fond, ils ont connaissance et qui est cependant l'Inconnu et l'Inconnaissable. Au plus profond, la pensée et le sentiment humains savent de quelque manière que Dieu doit exister et qu'à l'origine de toutes choses, il doit y avoir non pas l'irrationalité, mais la Raison créatrice, non pas le hasard aveugle, mais la liberté. Toutefois, bien que tous les hommes le sachent d'une certaine façon – comme Paul le souligne dans la Lettre aux Romains (1, 21) – cette connaissance demeure

ambigüe : un Dieu seulement pensé et élaboré par l'esprit humain n'est pas le vrai Dieu. Si Lui ne se montre pas, quoi que nous fassions, nous ne parvenons pas pleinement jusqu'à Lui. La nouveauté de l'annonce chrétienne c'est la possibilité de dire maintenant à tous les peuples : Il s'est montré, Lui personnellement. Et à présent, le chemin qui mène à Lui est ouvert. La nouveauté de l'annonce chrétienne ne réside pas dans une pensée, mais dans un fait : Dieu s'est révélé. Ce n'est pas un fait nu mais un fait qui, lui-même, est *Logos* – présence de la Raison éternelle dans notre chair. *Verbum caro factum est* (Jn 1, 14) : il en est vraiment ainsi en réalité, à présent, le *Logos* est là, le *Logos* est présent au milieu de nous. C'est un fait rationnel. Cependant, l'humilité de la raison sera toujours nécessaire pour pouvoir l'accueillir. Il faut l'humilité de l'homme pour répondre à l'humilité de Dieu.

Sous de nombreux aspects, la situation actuelle est différente de celle que Paul a rencontrée à Athènes, mais, tout en étant différente, elle est aussi, en de nombreux

points, très analogue. Nos villes ne sont plus remplies d'autels et d'images représentant de multiples divinités. Pour beaucoup, Dieu est vraiment devenu le grand Inconnu. Malgré tout, comme jadis où derrière les nombreuses représentations des dieux était cachée et présente la question du Dieu inconnu, de même, aujourd'hui, l'actuelle absence de Dieu est aussi tacitement hantée par la question qui Le concerne. *Quaerere Deum* – chercher Dieu et se laisser trouver par Lui : cela n'est pas moins nécessaire aujourd'hui que par le passé. Une culture purement positiviste, qui renverrait dans le domaine subjectif, comme non scientifique, la question concernant Dieu, serait la capitulation de la raison, le renoncement à ses possibilités les plus élevées et donc un échec de l'humanisme, dont les conséquences ne pourraient être que graves. Ce qui a fondé la culture de l'Europe, la recherche de Dieu et la disponibilité à L'écouter, demeure aujourd'hui encore le fondement de toute culture véritable.

Merci beaucoup.

L'ESSOR DE LA CULTURE

Concile Vatican II, Constitution *Gaudium et spes*

53. Introduction

1. C'est le propre de la personne humaine de n'accéder vraiment et pleinement à l'humanité que par la culture, c'est-à-dire en cultivant les biens et les valeurs de la nature. Toutes les fois qu'il est question de vie humaine, nature et culture sont aussi étroitement liées que possible.

2. Au sens large, le mot « culture » désigne tout ce par quoi l'homme affine et développe les multiples capacités de son esprit et de son corps ; s'efforce de soumettre l'univers par la connaissance et le travail ; humanise la vie sociale, aussi bien la vie familiale que l'ensemble de la vie civile, grâce au progrès des mœurs et des institutions ; traduit, communique et conserve enfin dans ses œuvres, au cours des temps, les grandes expériences spirituelles

et les aspirations majeures de l'homme, afin qu'elles servent au progrès d'un grand nombre et même de tout le genre humain.

3. Il en résulte que la culture humaine comporte nécessairement un aspect historique et social et que le mot « culture » prend souvent un sens sociologique et même ethnologique. En ce sens, on parlera de la pluralité des cultures. Car des styles de vie divers et des échelles de valeurs différentes trouvent leur source dans la façon particulière que l'on a de se servir des choses, de travailler, de s'exprimer, de pratiquer sa religion, de se conduire, de légiférer, d'établir des institutions juridiques, d'enrichir les sciences et les arts et de cultiver le beau. Ainsi, à partir des usages hérités, se forme un patrimoine propre à chaque communauté

humaine. De même, par là se constitue un milieu déterminé et historique dans lequel tout homme est inséré, quels que soient sa nation

ou son siècle, et d'où il tire les valeurs qui lui permettront de promouvoir la civilisation.

SECTION 1. SITUATION DE LA CULTURE DANS LE MONDE ACTUEL

54. Nouveaux styles de vie

Les conditions de vie de l'homme moderne, au point de vue social et culturel, ont été profondément transformées, si bien que l'on peut parler d'un nouvel âge de l'histoire humaine [123]. Dès lors, des voies nouvelles s'ouvrent pour parfaire et étendre la culture. Elles ont été préparées par une poussée considérable des sciences naturelles, humaines et aussi sociales, par le développement des techniques et par l'essor et une meilleure organisation des moyens qui permettent aux hommes de communiquer entre eux. La culture moderne peut donc se caractériser ainsi : les sciences dites « exactes » développent au maximum le sens critique ; les recherches les plus récentes de la psychologie expliquent en profondeur l'activité humaine ; les disciplines historiques poussent fortement à envisager les choses sous leur aspect changeant et évolutif ; coutumes et manières de vivre tendent à s'uniformiser de plus en plus ; l'industrialisation, l'urbanisation et les autres causes qui favorisent la vie collective, créent de nouvelles formes de culture (culture de masse), d'où résultent des façons nouvelles de sentir, d'agir et d'utiliser ses loisirs. En même temps, l'accroissement des échanges entre les différentes nations et les groupes sociaux découvre plus largement à tous et à chacun les richesses des diverses cultures, et ainsi se prépare peu à peu un type de civilisation plus universel qui fait avancer l'unité du genre humain et l'exprime, dans la mesure même où il respecte mieux les particularités de chaque culture.

55. L'homme, promoteur de la culture

À quelque groupe ou nation qu'ils appartiennent, le nombre des hommes et des femmes qui prennent conscience d'être les artisans et les promoteurs de la culture de leur communauté croît sans cesse. Dans le monde entier progresse de plus en plus le sens de l'autonomie comme de la responsabilité ; ce qui, sans aucun doute, est de la plus haute importance

pour la maturité spirituelle et morale du genre humain. On s'en aperçoit mieux encore si on ne perd pas de vue l'unification de l'univers et la mission qui nous est impartie de construire un monde meilleur dans la vérité et la justice. Nous sommes donc les témoins de la naissance d'un nouvel humanisme ; l'homme s'y définit avant tout par la responsabilité qu'il assume envers ses frères et devant l'histoire.

56. Difficultés et devoirs

1. Dans de telles conditions, il n'est pas étonnant que l'homme, se sentant responsable du progrès culturel, soit animé d'un plus grand espoir, mais envisage aussi avec quelque anxiété les nombreuses antinomies qu'il lui faut résoudre.

2. Que faut-il faire pour que la multiplication des échanges culturels, qui devraient aboutir à un dialogue vrai et fructueux entre les divers groupes et nations, ne bouleverse pas la vie des communautés, ne fasse pas échec à la sagesse ancestrale et ne mette pas en péril le génie propre de chaque peuple ?

3. Comment favoriser le dynamisme et l'expansion d'une culture nouvelle sans que disparaisse la fidélité vivante à l'héritage des traditions ? Cette question se pose avec une acuité particulière lorsqu'il s'agit d'harmoniser la culture, fruit du développement considérable des sciences et des techniques, avec la culture qui se nourrit d'études classiques, conformes aux différentes traditions.

4. Comment l'émiettement si rapide et croissant des disciplines spécialisées peut-il se concilier avec la nécessité d'en faire la synthèse et avec le devoir de sauvegarder dans l'humanité les puissances de contemplation et d'admiration qui conduisent à la sagesse ?

5. Que faire pour permettre aux multitudes de participer aux bienfaits de la culture, alors que la culture des élites ne cesse de s'élever et de se compliquer toujours ?

6. Comment, enfin, reconnaître comme légitime l'autonomie que la culture réclame pour elle-même, sans pour autant en venir à un humanisme purement terrestre et même hostile à la religion ?

7. C'est au cœur même de ces antinomies que la culture doit aujourd'hui progresser, de façon

à épanouir intégralement et harmonieusement la personne humaine, de façon aussi à aider les hommes à accomplir les charges auxquelles tous sont appelés, et particulièrement les chrétiens, fraternellement unis au sein de l'unique famille humaine.

SECTION 2. QUELQUES PRINCIPES RELATIFS À LA PROMOTION CULTURELLE

57. Foi et culture

1. Les chrétiens, en marche vers la cité céleste, doivent rechercher et goûter les choses d'en haut [124], mais cela pourtant, loin de la diminuer, accroît plutôt la gravité de l'obligation qui est la leur de travailler avec tous les hommes à la construction d'un monde plus humain. Et, de fait, le mystère de la foi chrétienne leur fournit des stimulants et des soutiens inappréciables : ils leur permettent de s'adonner avec plus d'élan à cette tâche et surtout de découvrir l'entière signification des activités capables de donner à la culture sa place éminente dans la vocation intégrale de l'homme.

2. En effet, lorsqu'il cultive la terre de ses mains ou avec l'aide de moyens techniques, pour qu'elle produise des fruits et devienne une demeure digne de toute la famille humaine, et lorsqu'il prend part consciemment à la vie des groupes sociaux, l'homme réalise le plan de Dieu, manifesté au commencement des temps, de dominer la terre [125] et d'achever la création, et il se cultive lui-même. En même temps, il obéit au grand commandement du Christ de se dépenser au service de ses frères.

3. En outre, en s'appliquant aux diverses disciplines, philosophie, histoire, mathématiques, sciences naturelles, et en cultivant les arts, l'homme peut grandement contribuer à ouvrir la famille humaine aux plus nobles valeurs du vrai, du bien et du beau, et à une vue des choses ayant valeur universelle : il reçoit ainsi des clartés nouvelles de cette admirable Sagesse qui depuis toujours était auprès de Dieu, disposant toutes choses avec lui, jouant sur le globe de la terre et trouvant ses délices parmi les enfants des hommes [126].

4. Par le fait même, l'esprit humain, moins esclave des choses, peut plus facilement s'élever à l'adoration et à la contemplation du

Créateur. Bien plus, il est préparé à reconnaître, sous l'impulsion de la grâce, le Verbe de Dieu qui, avant de se faire chair pour tout sauver et récapituler en lui, « était déjà dans le monde » comme la « vraie lumière qui éclaire tout homme » (Jn 1, 9-10) [127].

5. Certes, le progrès actuel des sciences et des techniques qui, en vertu de leur méthode, ne sauraient parvenir jusqu'aux profondeurs de la réalité, peut avantager un certain phénoménisme et un certain agnosticisme, lorsque les méthodes de recherche propres à ces disciplines sont prises, à tort, comme règle suprême pour la découverte de toute vérité. Et même on peut craindre que l'homme se fiant trop aux découvertes actuelles, en vienne à penser qu'il se suffit à lui-même et qu'il n'a plus à chercher de valeurs plus hautes.

6. Cependant es conséquences fâcheuses ne découlent pas nécessairement de la culture moderne et de doivent pas nous exposer à la tentation de méconnaître ses valeurs positives. Parmi celles-ci, il convient de signaler : le goût des sciences et la fidélité sans défaillance à la vérité dans les recherches scientifiques, la nécessité de travailler en équipe dans des groupes spécialisés, le sens de la solidarité internationale, la conscience de plus en plus nette de la responsabilité que les savants ont d'aider et même de protéger les hommes, la volonté de procurer à tous des conditions de vie plus favorables, à ceux-là surtout qui sont privés de responsabilité ou qui souffrent d'indigence culturelle. Dans toutes ces valeurs, l'accueil du message évangélique pourra trouver une sorte de préparation, et la charité divine de celui qui est venu pour sauver le monde la fera aboutir.

58. Nombreux rapports entre la Bonne Nouvelle du Christ et la culture

1. Entre le message de salut et la culture, il y a de multiples liens. Car Dieu, en se révélant à son peuple jusqu'à sa pleine manifestation dans son Fils incarné, a parlé selon des types de culture propres à chaque époque.

2. De la même façon, l'Église, qui a connu au cours des temps des conditions d'existence variées, a utilisé les ressources des diverses cultures pour répandre et exposer par sa prédication le message du Christ à toutes les nations, pour mieux le découvrir et mieux l'approfondir, pour l'exprimer plus parfaitement dans la célébration liturgique comme dans la vie multiforme de la communauté des fidèles.

3. Mais en même temps, l'Église, envoyée à tous les peuples de tous les temps et de tous les lieux, n'est liée d'une manière exclusive et indissoluble à aucune race ou nation, à aucun genre de vie particulier, à aucune coutume ancienne ou récente. Constamment fidèle à sa propre tradition et tout à la fois consciente de l'universalité de sa mission, elle peut entrer en communion avec les diverses civilisations : d'où l'enrichissement qui en résulte pour elle-même et pour les différentes cultures.

4. La Bonne Nouvelle du Christ rénove constamment la vie et la culture de l'homme déchu ; elle combat et écarte les erreurs et les maux qui proviennent de la séduction permanente du péché. Elle ne cesse de purifier et d'élever la moralité des peuples. Par les richesses d'en haut, elle féconde comme de l'intérieur les qualités spirituelles et les dons propres à chaque peuple et à chaque âge, elle les fortifie, les parfait et les restaure dans le Christ [128]. Ainsi l'Église, en remplissant sa propre mission [129], concourt déjà, par là même, à l'œuvre civilisatrice et elle y pousse ; son action, même liturgique, contribue à former la liberté intérieure de l'homme.

59. Réaliser l'harmonie des différentes valeurs au sein des cultures

1. Pour les raisons que l'on vient de dire, l'Église rappelle à tous que la culture doit être subordonnée au développement intégral de la personne, au bien de la communauté et à celui

du genre humain tout entier. Aussi convient-il de cultiver l'esprit en vue de développer les puissances d'admiration, de contemplation, d'aboutir à la formation d'un jugement personnel et d'élever le sens religieux, moral et social.

2. La culture, en effet, puisqu'elle découle immédiatement du caractère raisonnable et social de l'homme, a sans cesse besoin d'une juste liberté pour s'épanouir et d'une légitime autonomie d'action, en conformité avec ses propres principes. Elle a donc droit au respect et jouit d'une certaine inviolabilité, à condition, évidemment, de sauvegarder les droits de la personne et de la société, particulière ou universelle, dans les limites du bien commun.

3. Ce saint Synode, reprenant à son compte l'enseignement du premier Concile du Vatican, déclare qu'il existe « deux ordres de savoir » distincts, celui de la foi et celui de la raison, et que l'Église ne s'oppose certes pas à ce que « les arts et les disciplines humaines jouissent de leurs propres principes et de leur méthode en leurs domaines respectifs » ; c'est pourquoi, « reconnaissant cette juste liberté », l'Église affirme l'autonomie légitime de la culture et particulièrement celle des sciences [130].

4. Tout ceci exige que, l'ordre moral et l'intérêt commun étant saufs, l'homme puisse librement chercher la vérité, faire connaître et divulguer ses opinions et s'adonner aux arts de son choix. Cela demande enfin qu'il soit informé impartialement des événements de la vie publique [131].

5. Quant aux pouvoirs publics, il leur revient, non pas de déterminer le caractère propre de la civilisation, mais d'établir les conditions et de prendre les moyens susceptibles de favoriser la vie culturelle au bénéfice de tous, sans oublier les éléments minoritaires présents dans une nation [132]. Voilà pourquoi il faut éviter à tout prix que la culture, détournée de sa propre fin, soit asservie aux pouvoirs politiques et économiques.

SECTION 3. QUELQUES DEVOIRS PLUS URGENTS DES CHRÉTIENS PAR RAPPORT À LA CULTURE

60. La reconnaissance du droit de tous à la culture et sa réalisation pratique

1. Puisqu'on a maintenant la possibilité de délivrer la plupart des hommes du fléau de

l'ignorance, il est un devoir qui convient au plus haut point à notre temps, surtout pour les chrétiens : celui de travailler avec acharnement à ce que, tant en matière économique qu'en matière politique, tant au plan national qu'au plan international, des décisions fondamentales soient prises de nature à faire reconnaître partout et pour tous, en harmonie avec la dignité de la personne humaine, sans distinction de race, de sexe, de nation, de religion ou de condition sociale, le droit à la culture et d'assurer sa réalisation. Il faut donc procurer à chacun une quantité suffisante de biens culturels, surtout de ceux qui constituent la culture dite «de base», pour qu'un très grand nombre ne soient pas empêchés, par l'analphabétisme et le manque d'initiative, de coopérer de manière vraiment humaine au bien commun.

2. En conséquence, il faut tendre à donner à ceux qui en sont capables la possibilité de poursuivre des études supérieures ; et de telle façon que, dans la mesure du possible, ils occupent des fonctions, jouent un rôle et rendent des services dans la vie sociale qui correspondent soit à leurs aptitudes, soit à la compétence qu'ils auront acquise [133]. Ainsi tout homme comme les groupes sociaux de chaque peuple pourront atteindre leur plein épanouissement culturel, conformément à leurs dons et à leurs traditions.

3. Il faut en outre tout faire pour que chacun prenne conscience et du droit et du devoir qu'il a de se cultiver, non moins que de l'obligation qui lui incombe d'aider les autres à le faire. Il existe en effet, ici ou là, des conditions de vie et de travail qui contrarient les efforts des hommes vers la culture et qui en détruisent chez eux le goût. Ceci vaut à un titre spécial pour les agriculteurs et les ouvriers, auxquels il faut assurer des conditions de travail telles qu'elles ne les empêchent pas de se cultiver, mais bien plutôt les y poussent. Les femmes travaillent à présent dans presque tous les secteurs d'activité ; il convient cependant qu'elles puissent pleinement jouer leur rôle selon leurs aptitudes propres. Ce sera le devoir de tous de reconnaître la participation spécifique et nécessaire des femmes à la vie culturelle et de la promouvoir.

61. Formation à une culture intégrale

1. De nos jours, plus que par le passé, la difficulté est grande d'opérer la synthèse entre les différentes disciplines et branches du savoir. En effet, tandis que s'accroissent la masse et la diversité des éléments culturels, dans le même temps s'amenuise la faculté pour chaque homme de les percevoir et de les harmoniser entre eux, si bien que l'image de «l'homme universel» s'évanouit de plus en plus. Cependant continue de s'imposer à chaque homme le devoir de sauvegarder l'intégralité de sa personnalité, en qui prédominent les valeurs d'intelligence, de volonté, de conscience et de fraternité, valeurs qui ont toutes leur fondement en Dieu Créateur et qui ont été guéries et élevées d'une manière admirable dans le Christ.

2. La famille est au premier chef comme la mère nourricière de cette éducation : en elle, les enfants, enveloppés d'amour, découvrent plus aisément la hiérarchie des valeurs, tandis que des éléments d'une culture éprouvée s'impriment d'une manière presque inconsciente dans l'esprit des adolescents, au fur et à mesure qu'ils grandissent.

3. Pour cette même éducation, les sociétés actuelles disposent, en particulier grâce à la diffusion croissante des livres et aux nouveaux moyens de communication culturelle et sociale, de ressources opportunes qui peuvent faciliter l'universalité de la culture. En effet, avec la diminution plus ou moins généralisée du temps de travail, les occasions de se cultiver se multiplient pour la plupart des hommes. Que les loisirs soient bien employés, pour se détendre et pour fortifier la santé de l'esprit et du corps : en se livrant à des activités libres et à des études désintéressées ; à l'occasion de voyages en d'autres régions (tourisme) qui affinent l'intelligence et qui, de surcroît, enrichissent chacun par la connaissance de l'autre ; également par des exercices physiques et des activités sportives qui aident à conserver un bon équilibre psychique, individuellement et aussi collectivement, et à établir des relations fraternelles entre les hommes de toutes conditions, de toutes nations ou de races différentes. Que les chrétiens collaborent donc aux manifestations et aux actions culturelles collectives qui sont de leur temps, qu'ils les humanisent et les imprègnent d'esprit chrétien.

4. Cependant tous ces avantages ne sauraient parvenir à réaliser l'éducation culturelle

intégrale de l'homme si, en même temps, on néglige de s'interroger sur la signification profonde de la culture et de la science pour la personne humaine.

62. Harmonie entre culture et christianisme

1. Bien que l'Église ait largement contribué au progrès de la culture, l'expérience montre toutefois que, pour des raisons contingentes, il n'est pas toujours facile de réaliser l'harmonie entre la culture et le christianisme.

2. Ces difficultés ne portent pas nécessairement préjudice à la vitalité de la foi, et même elles peuvent inciter à une plus exacte et plus profonde intelligence de celle-ci. En effet, les plus récentes recherches et découvertes des sciences, ainsi que celles de l'histoire et de la philosophie, soulèvent de nouvelles questions qui comportent des conséquences pour la vie même, et exigent de nouvelles recherches de la part des théologiens eux-mêmes. Dès lors, tout en respectant les méthodes et les règles propres aux sciences théologiques, ils sont invités à chercher sans cesse la manière la plus apte de communiquer la doctrine aux hommes de leur temps : car autre chose est le dépôt même ou les vérités de la foi, autre chose la façon selon laquelle ces vérités sont exprimées à condition toutefois d'en sauvegarder le sens et la signification [134]. Que, dans la pastorale, on ait une connaissance suffisante non seulement des principes de la théologie, mais aussi des découvertes scientifiques profanes, notamment de la psychologie et de la sociologie, et qu'on en fasse usage : de la sorte, les fidèles à leur tour seront amenés à une plus grande pureté et maturité dans leur vie de foi.

3. À leur manière aussi, la littérature et les arts ont une grande importance pour la vie de l'Église. Ils s'efforcent en effet d'exprimer la nature propre de l'homme, ses problèmes, ses tentatives pour se connaître et se perfectionner lui-même ainsi que le monde. Ils s'appliquent à découvrir sa place dans l'histoire et dans l'univers, à mettre en lumière les misères et les joies, les besoins et les énergies des hommes et à présenter l'ébauche d'une destinée humaine plus heureuse. Ainsi sont-ils capables d'élever la vie humaine qu'ils expriment sous des formes multiples, selon les temps et les lieux.

4. Il faut donc faire en sorte que ceux qui s'adonnent à ces arts se sentent compris par

l'Église au sein même de leurs activités, et que, jouissant d'une liberté normale, ils établissent des échanges plus faciles avec la communauté chrétienne. Que les nouvelles formes d'art qui conviennent à nos contemporains, selon le génie des diverses nations et régions, soient aussi reconnues par l'Église. Et qu'on les accueille dans le sanctuaire lorsque, par des modes d'expression adaptés et conformes aux exigences de la liturgie, elles élèvent l'esprit vers Dieu [135].

5. Ainsi la gloire de Dieu éclate davantage ; la prédication de l'Évangile devient plus transparente à l'intelligence des hommes et apparaît comme connaturelle à leurs conditions d'existence.

6. Que les croyants vivent donc en très étroite union avec les autres hommes de leur temps et qu'ils s'efforcent de comprendre à fond leurs façons de penser et de sentir, telles qu'elles s'expriment par la culture. Qu'ils marient la connaissance des sciences et des théories nouvelles, comme des découvertes les plus récentes, avec les mœurs et l'enseignement de la doctrine chrétienne, pour que le sens religieux et la rectitude morale marchent de pair chez eux avec la connaissance scientifique et les incessants progrès techniques ; ils pourront ainsi apprécier et interpréter toutes choses avec une sensibilité authentiquement chrétienne.

7. Ceux qui s'appliquent aux sciences théologiques dans les séminaires et les universités aimeront collaborer avec les hommes versés dans les autres sciences, en mettant en commun leurs énergies et leurs points de vue. La recherche théologique, en même temps qu'elle approfondit la vérité révélée, ne doit pas perdre contact avec son temps, afin de faciliter une meilleure connaissance de la foi aux hommes cultivés dans les différentes branches du savoir. Cette bonne entente rendra les plus grands services à la formation des ministres sacrés : ils pourront présenter la doctrine de l'Église sur Dieu, l'homme et le monde d'une manière mieux adaptée à nos contemporains, qui accueilleront d'autant plus volontiers leur parole [136]. Bien plus, il faut souhaiter que de nombreux laïcs reçoivent une formation suffisante dans les sciences sacrées, et que plusieurs parmi eux se livrent à ces études ex professo et les approfondissent. Mais, pour qu'ils puissent

mener leur tâche à bien, qu'on reconnaisse aux fidèles, aux clercs comme aux laïcs, une juste liberté de recherche et de pensée, comme une

juste liberté de faire connaître humblement et courageusement leur manière de voir, dans le domaine de leur compétence [137].

REFONDER LA TRANSMISSION LA CULTURE, ÊTRE OU AVOIR ?

François-Xavier Bellamy, *Les Déshérités ou l'urgence de transmettre*

S'IL EST une représentation qui a largement imprégné l'inconscient collectif, c'est bien celle du « capital culturel ». Partout, en toutes circonstances, nous parlons de la culture comme de quelque chose qu'il faudrait « posséder », au moins un peu, pour tenir sa place sur l'échiquier social et professionnel. Aux enseignants, on demande de fournir aux élèves un « bagage culturel » pour traverser l'existence, dans une perspective purement pragmatique : les savoirs ainsi transmis doivent pouvoir constituer « un socle de compétences », de savoir-faire, afin d'« équiper » le travailleur futur qui sommeille en chaque enfant. La conséquence de ce rapport strictement utilitaire à l'éducation, c'est de chercher à la restreindre autant que possible : la culture est un mal nécessaire, dont, comme aurait dit Bourdieu, il faut « prendre son parti ». Il est encore indispensable « d'acquérir » des connaissances pour entrer dans le jeu social ; mais, au moins, faisons en sorte que ces « acquis » soient limités au strict minimum. La métaphore commune du « bagage culturel » est en elle-même très explicite : pour partir en voyage, il faut bien une valise ; mais tant qu'à faire, il vaut mieux qu'elle soit la plus légère possible. Le propre d'un bagage, c'est qu'il est encombrant, qu'il pèse, et qu'il gêne la liberté de mouvements. Si donc la culture est un « acquis », il faut par compassion en délester autant que faire se peut ceux qui se trouvent contraints, derrière nous, à en porter à leur tour le poids.

Cette conception de la culture, tout entière pensée dans le vocabulaire de l'avoir – l'acquis, le bagage, le capital –, nous laisse supposer qu'elle se trouve infligée comme une adjonction à la personnalité à laquelle elle est transmise. Aussi bien que le voyageur se distingue de la

valise qu'il transporte, la culture que possède un individu pourrait se distinguer de ce qu'il est, de sa personnalité singulière. Nos savoirs, nos connaissances, nos acquis, tout cela se surajouterait à ce que nous sommes, authentiquement, en profondeur. Cette perspective, si largement adoptée qu'elle en est désormais omniprésente et implicite, devient facilement visible dans les débats qui entourent l'éducation.

Reprenons l'exemple de la polémique récurrente sur les critères d'évaluation utilisés dans les concours de recrutement : il est commun de dénoncer une sélection superficielle et injuste, qui prendrait pour critère la quantité de culture possédée par le candidat. À l'inverse, pense-t-on, il vaudrait mieux s'intéresser aux qualités essentielles de la personne – sa capacité de réflexion, sa sensibilité, son originalité. Symptomatique était, de ce point de vue, la réflexion qui a poussé sa le prestigieux Institut d'études politiques (IEP) de Paris à supprimer de son concours d'entrée, en décembre 2011, l'épreuve de « culture générale ». Au-delà de la décision en elle-même, la justification qui l'expliquait était singulièrement éclairante : il s'agissait désormais, selon l'institution, de « mesurer une intelligence, et non plus un savoir ». Les savoirs sont discriminants, puisqu'ils sont le capital dont héritent les privilégiés ; mieux vaut donc changer de critère. Désormais, affirme Sciences-Po, un entretien de personnalité remplacera cet examen de culture : il permettra d'évaluer « la motivation du candidat, son ouverture d'esprit, son goût pour l'innovation, sa curiosité intellectuelle, son esprit critique, sa capacité à développer une réflexion personnelle ». Et, pour les mesurer, on attachera une importance particulière au parcours du candidat, à « son engagement

dans la vie associative, sportive, culturelle, politique ou syndicale». Parmi ces nouveaux attendus, les savoirs ressemblent désormais à un « bagage » inutile – ne parlons pas de l'érudition, qui serait carrément une faute de goût. Pour être promu par ces processus de sélection, mieux vaut être un militant impliqué qu'un étudiant appliqué. Car, généralement, on ne se contente bientôt plus de distinguer la valeur d'une personne de ses qualités scolaires : on finit par les opposer franchement. Ainsi, par exemple, ce directeur adjoint de la même institution, qui met en scène la disqualification des sélections trop scolaires : « Nous ne recrutons pas des copies, nous recrutons des individualités. »

Ce discours, qui n'est que le résultat inconscient de la lente révolution que nous avons retracée plus haut, semble toutefois se méprendre sur la nature même de la culture. Peut-elle vraiment être décrite comme un acquis, classée parmi les « capitaux » que l'on « possède », désignée par le verbe avoir ?

N'est-elle pas plutôt du côté de l'être ? Que serions-nous sans la culture que nous avons reçue – sans cet ensemble de signes, de représentations, de textes, de savoirs qui nous ont été transmis et qui ne cessent chaque jour de mûrir en nous ?

Décrire la culture comme un bagage suppose d'affirmer l'existence autonome du propriétaire de ce bagage, sa personnalité indépendante et autosuffisante ; quelque utile qu'il soit, le bagage demeure toujours une propriété contingente et séparable du voyageur. Mais la culture ne saurait être décrite ainsi : elle est au contraire le passage nécessaire par où s'accomplit notre personnalité. Elle n'augmente pas ce que nous avons, mais ce que nous sommes. Et, en cela, elle n'est pas accessoire, mais essentielle.

Il suffit pour s'en convaincre de se pencher, avec tous les esprits curieux du XVII^e siècle, sur la question des enfants sauvages, qui passionna Rousseau, ses contemporains et ses successeurs.

LA CULTURE LITTÉRAIRE, DISCIPLINE DES DISCIPLINES

François Xavier Clément, *La Voie de l'éducation intégrale*

Il nous faut retrouver les fondements de la culture, à commencer par la culture littéraire qui est la reine de toutes les disciplines, et la transmettre. Animé d'un souci égalitariste, le pédagogisme idéologique qui règne sur la scolarité de nos enfants depuis des décennies, a provoqué la chute du niveau d'exigence dans l'apprentissage de la grammaire, jusqu'à considérer qu'il fallait privilégier l'expression libre et spontanée sur la compréhension des subtilités grammaticales dans la construction de la phrase. Un inspecteur de lettres modernes de l'Éducation nationale que j'interpellais sur ce sujet, m'a répondu que la grammaire française était trop complexe pour les élèves et qu'il fallait désormais privilégier la communication à la complexité structurelle de la langue. Le résultat est parfaitement inverse à l'intention égalitariste annoncée, les inégalités dans la

maîtrise de la langue n'ont jamais été aussi importantes.

Il est important de s'attarder sur la formation littéraire qui est nécessaire au bon développement du savoir et de la culture, en l'occurrence la maîtrise du mot, de la phrase et de la pensée. En effet, progresser dans la pensée et dans l'acquisition d'un savoir est déterminé par l'outil propre de la réflexion qu'est le langage, et en premier lieu le langage comme discours intérieur. C'est par la maîtrise du langage qu'un enfant développe peu à peu sa découverte du réel et ses relations dans son environnement. Ses cris et ses borborygmes des premiers temps lui permettent de se faire comprendre de ses parents pour ses besoins élémentaires liés à son rapport au plaisir ou au déplaisir, comme la nutrition ou le confort.

C'est ensuite par les mots qu'il va nommer, connaître, reconnaître, apprendre, exprimer, signifier et développer ses premières connaissances. La progression du langage est déterminante dans l'éveil d'un enfant, et cela demeure un principe du développement de l'intelligence tout au long de la vie. C'est pourquoi la dimension littéraire de la formation intellectuelle est fondamentale dans l'acquisition d'une culture. De la richesse du vocabulaire et de la maîtrise de la grammaire de la phrase dépend notre capacité à penser. En effet, le mot est comme «une cuillère à réalité, comme le disait l'un de mes professeurs de philosophie, et c'est par la précision du vocabulaire que nous accédons à la complexité de la réalité qui nous entoure. Pour le comprendre, souvenons-nous de la rencontre avec une personne spécialiste dans son domaine, son expertise la conduit à employer les mots justes pour désigner précisément les éléments, les gestes du métier, les procédures, les matériaux, etc. Imaginons, par exemple, la visite d'un édifice dont l'architecture est riche et complexe. La précision du vocabulaire employé révèle la complexité et le sens de chaque élément, cela nous plonge alors dans une réalité qui devient intelligible alors qu'elle nous était inconnue. Sans les mots pour l'exprimer, la réalité demeure comme voilée dans une vision floue et confuse. Chaque mot apporte des distinctions et des précisions qui procèdent à un dévoilement du réel, on passe du confus au distinct. C'est pourquoi il est très important de donner aux élèves le sens des mots, de leur précision, de leur définition et de leur étymologie. Il me paraît indispensable

que tous les écoliers et les collégiens reçoivent des cours d'étymologie pour appréhender les mots dans leur construction et leur racine historique. Les mots sont vivants et il est bon que l'intelligence naissante d'un élève en apprécie la vitalité et le lien avec le réel. L'étymologie conduit les élèves à user des mots avec aisance, à jouer avec leur construction et à en découvrir l'épaisseur historique. L'étymologie offre une connaissance de l'histoire et de l'architecture des mots, elle permet d'en décortiquer le sens comme on brise la coque d'une noix pour en découvrir les cerneaux et en apprécier la forme, la construction ciselée et la membrane interne. Et cette découverte change l'appréciation du goût de la noix grâce à la synesthésie des sensations, de même que la culture étymologique de notre vocabulaire change l'appréciation du sens des mots, perfectionne le travail de l'intelligence et améliore la subtilité du langage.

Mais les mots ne suffisent pas à exprimer la connaissance du réel. Des mots, il faut passer à la phrase, et c'est là que la grammaire prend une place décisive dans l'exercice de la raison. Certains pédagogues pensent qu'il suffit de réaliser des exercices de lecture-compréhension pour maîtriser la grammaire dans l'expression. Certes, la lecture est importante, et les études nationales et internationales révèlent un niveau de lecture/compréhension des Français qui est tout juste dans la moyenne de l'OCDE, avec plus d'un tiers des collégiens qui ne parviennent pas à lire 120 mots en une minute.

ÊTRE PÈRE, C'EST TRANSMETTRE

Martin Steffens, *Être père, c'est...*

TRANSMETTRE ? Oui, mais quoi ? Un patrimoine ? Des valeurs ? Nosangoisses ? Nos dettes ?

Voyez le petit conte qui suit. Considérez les deux pères. Demandons-nous ce que l'un transmet à son fils et ce que l'autre lui offre. Le père de la famille la plus pauvre du village

ne lui a-t-il rien transmis ? Lui partageant ce que nul ne peut posséder (la beauté d'un paysage), il aborde la vie moins comme un défi à relever que comme un don à recevoir. Qui donc aura, en ce jour d'anniversaire, vécu un moment de communion ?

Il était une fois, dans un village fort ancien, deux maisons : l'une était somptueuse, l'autre très simple et très modeste. Les familles qui chacune habitaient ces demeures avaient un point commun.

Un fils leur était né le même jour. C'était il y a sept ans. Et l'on fêtait ce dimanche leur anniversaire.

La tradition voulait qu'à cet âge hautement symbolique le père confie à son fils, d'homme à homme, les mots qui désormais orienteront sa vie. Au petit matin, le père de la famille la plus riche du village réveilla son fils : « Prépare-toi, lui dit-il, j'ai à te parler. » Le fils,

impressionné, suivit son père sur le chemin qui monte, à flanc de colline. Arrivés en un point qui surplombe le village, ils furent tous deux saisis par le spectacle : le soleil perçait à peine la brume matinale, salué par le chant du coq. Solennel, le père dit au fils : « Regarde, mon fils ; un jour, tout cela t'appartiendra. »

Puis ils redescendirent, croisèrent le fils et le père de la famille la plus humble du village, venus par ce chemin pour honorer la même tradition. Arrivés en ce même point où le village s'offre dans toute sa beauté, le père dit au fils : « Regarde, mon fils. »

LES ENFANTS AU MUSÉE : APPRENDRE À REGARDER...

Olivia de Fournas

A LA QUESTION « Quelles sont les activités que vous préférez faire avec votre enfant ? », 49 % des Français répondent : une activité culturelle.

« Pour réussir à entraîner les enfants au musée, il faut vraiment que je sois très en forme ! », soupire Astrid. Mais pourquoi se faire un monde du musée, et imposer d'emblée une intention intellectuelle à la visite ? « Il y a une manière excessivement didactique d'emmener l'enfant au musée, avec des passages obligés. Mais on peut aimer un petit tableau inconnu, l'adulte doit se laisser bousculer et provoquer une rencontre personnelle entre l'enfant et l'œuvre », assure Dominique Gauthier, conférencière indépendante. Pourquoi ne pas lâcher l'enfant à l'entrée d'une salle pour qu'il choisisse le tableau devant lequel il a envie de s'arrêter ? L'image reste le point de départ, la priorité. L'objectif est qu'un enfant s'approprie un tableau, le contemple, le décrit. « Les parents veulent trop montrer. La durée idéale se situe entre vingt minutes et trois quarts d'heure, même pour des adolescents. » Les enfants n'ont pas la concentration nécessaire pour regarder correctement plusieurs œuvres d'affilée.

Pour les plus jeunes, la priorité n'est pas d'informer sur la vie des peintres ou d'indiquer le mouvement artistique dans lequel s'inscrit le tableau ou la sculpture... L'idée est de familiariser l'enfant avec un lieu où il pourra se faire « des amis », qu'ils s'appellent Michel-Ange ou Magritte. Quitte à le frustrer... et lui donner envie d'y retourner. C'est la raison pour laquelle la manière dont on présente le musée à l'enfant est primordiale. D'abord, les enfants étant des éponges, ils apprécieront ce que leurs parents aiment. Inutile pour les parents allergiques à l'art contemporain, au début tout du moins, de les emmener dans les biennales avant-gardistes.

De même, un jour de pluie ou de mauvaise humeur, la visite aura moins de chance de leur laisser un bon souvenir. En revanche, si les adultes ont préparé ce moment, par exemple en montrant des tableaux sur un livre, ils auront sollicité la curiosité des plus jeunes. « Il y a quelque chose d'excitant à se rendre exprès quelque part dans le but d'y regarder quelque chose de spécial », confirme Françoise Barbe-Gall, auteur de *Comment parler d'art aux enfants* (éd. Le Baron perché), dont le deuxième volume vient de sortir. 8-10 ans semble la

meilleure tranche d'âge pour commencer. Les enfants peuvent se diriger eux-mêmes dans le musée, retrouver le tableau de l'affiche et lire les cartels. Et comme leur univers visuel est peuplé de personnages héroïques ou violents, qui illustrent le bien et le mal, ils aiment les situations d'affrontement, les héros peints ou sculptés, les tableaux de l'Ancien Testament, de la mythologie, ce qui fait rire, ce qui fait peur, les figures étranges ou monstrueuses, l'image de la vie quotidienne d'autres époques.

Ils apprécient les personnages, mais aussi les menus détails. Ils cherchent les animaux et les objets dans les images. Ils apprécient de retrouver dans les tableaux les gestes qu'ils côtoient quotidiennement, à la cuisine ou dans le salon, et les fêtes qu'ils célèbrent. C'est la raison pour laquelle Dominique Gauthier propose des visites indexées sur les principaux temps liturgiques. Pour Noël, par exemple, elle conçoit une crèche et fait chercher les personnages de la crèche aux enfants dans le Louvre : un bœuf dans les Antiquités orientales, un ange dans la peinture flamande, une Vierge à l'enfant au département Moyen Âge... Les enfants s'approprient ainsi ce qu'ils regardent. À l'adulte ensuite de rebondir : « As-tu déjà vu des choses qui ressemblent à ça ? » Commencer par des œuvres « faciles » n'est pas obligatoire. Pourquoi ne pas amener directement les petits aux « classiques », Rembrandt ou Poussin ? « Les enfants sont confrontés de plus en plus à la laideur, au graphisme parfois affreux des jeux vidéo, il n'est jamais trop tôt pour leur montrer la beauté », juge la conférencière.

À partir de 11 ans, ils seront fiers d'apprendre le vocabulaire des connaisseurs. On pourra « les aider à dégager certaines notions comme clair/sombre, lourd/léger, transparent/opaque... », assure Françoise Barbe-Gall. Et les inciter à s'intéresser à la personnalité de l'artiste et au mouvement auquel il appartient. Il sera facile de s'appuyer sur le catéchisme, le programme scolaire et les dates historiques pour présenter une scène biblique, un portrait d'homme politique, une bataille militaire...

En CM2, quand ils étudient la Révolution, les tableaux de David au Louvre, la partie sur la Révolution du musée Carnavalet ou une visite de la Sainte-Chapelle sont des repères, comme une visite au Mémorial de Caen lorsqu'ils se penchent sur la Seconde Guerre mondiale.

Plus ils iront au musée, plus ils seront fiers de pouvoir créer des passerelles entre les œuvres, par exemple entre les Nymphéas du musée Marmottan Monet, ceux du jardin des Tuileries ou les vrais nénuphars de Giverny. Parmi les impressionnistes, ils aimeront savoir différencier Renoir, Monet et Degas.

À partir de 14 ans, on peut encourager les adolescents à s'y rendre seuls. Et aussi faire entrer le musée à la maison – en les abonnant par exemple, pour leur anniversaire, à une revue d'art spécialisée, comme *Le Petit Léonard*, avec des dossiers de fond sur la peinture, souvent indexés sur les grandes expositions du moment. Et le soir de la visite, pourquoi ne pas organiser un mini-débat à table ? Au programme, une série de questions : pour ou contre tel ou tel tableau ? Quelle œuvre vous a le plus impressionnés ? L'actualité – tels les défilés de mode qui utilisent des « Vierge à l'Enfant » sur les robes, ou la destruction d'œuvres majeures par des terroristes en Mésopotamie – peut être une bonne source de discussion. Les enfants aiment bien aller à l'exposition du moment, dont ils voient les affiches dans la rue.

Souvent, les parents se découragent d'emmener leur aîné, car les petits sont trop jeunes. Mais il y a des moyens pour que les frères et sœurs trop petits ne soient pas en reste. On peut les installer en face d'un tableau et leur demander d'y chercher un animal ou une couleur particulière. Et aussi leur offrir *L'Imagier du petit musée* (L'École des Loisirs) qu'ils contempleront de leur poussette. À la fin d'une visite, chaque enfant s'achètera une carte postale, ou dessinera lui-même une œuvre qu'il a aimée, à coller dans un carnet ou à laisser traîner dans un tiroir. Quand il tombera dessus par hasard, la visite lui reviendra. Il forgera ainsi son monde intérieur, doublé d'une géographie intime familiale.

Il ne faut pas perdre de vue que le goût pour l'art ne doit pas être un devoir scolaire pour cultiver à tout prix des Picasso en herbe... On peut aimer Van Gogh parce qu'on feuilletait un album du peintre chez ses grands-parents, l'art moderne parce qu'on a goûté à la liberté et à la drôlerie d'installations éphémères en plein air, et Degas pour une affiche punaisée dans un couloir d'école... Aller au musée n'est pas qu'une formation intellectuelle ou historique, mais la création de souvenirs communs et de moments privilégiés partagés.